

Alina Nelega

Comme si
de rien
n'était

Traduit du roumain par
Florica Courriol

des femmes
Antoinette Fouque

COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT

Roman

Titre original : *ca și cum nimic nu s-ar fi întâmplat*
© 2019, Alina Nelega

© 2021, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française.
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

EAN PDF : 9782721008787
EAN PNB PDF : 9782721008800

Alina Nelega

COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT

Roman

Traduit du roumain
par Florica Courriol

des femmes
Antoinette Fouque

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Alina Nelega a chamboulé avec *Comme si de rien n'était* les habitudes littéraires roumaines par un sujet peu abordé jusque-là : l'homosexualité féminine. Placé dans un cadre historique réel et précis mais qui s'éloigne du souvenir des Roumains – la dernière décennie du « règne » Ceașescu –, le livre se présente comme un arrêt sur image de toute la société roumaine. Il y est question de la fameuse Securitate, du contrôle de la sexualité par le Parti, de pénurie, de corruption, de relations interethniques en Transylvanie – où se déroule principalement la narration –, d'abus politiques, de révolte étouffée, il y est question d'amour et de féminité mais surtout de liberté. Notion réinterprétée et inculquée comme « amour envers la Patrie », plus exactement comme soumission aux préceptes établis par le Parti, dès le plus jeune âge.

Alina Nelega a la patience de décortiquer le mécanisme du pouvoir ; elle a aussi le courage de choisir ses deux protagonistes parmi une minorité sexuelle ostracisée (par le code pénal, pas seulement moral) et de les faire évoluer au cœur du drame général. Ce choix n'a rien de voyeuriste. L'orientation (comme on le dit pudiquement) des deux jeunes lycéennes – découverte par le plus pur des hasards – permet à l'autrice d'aborder la liberté comme doublement bafouée. Le chapitre intitulé « le poulet » prouve à quel point tout-e citoyen-ne roumain-e pouvait être suivi-e, continuellement soumis-e au bon gré du pouvoir communiste : Cristina, étudiante en pleine session d'examens, réussit après des heures de queue à s'acheter un poulet qu'elle va faire cuire sur un réchaud dans son petit studio loué par son père. Or les « miliciens » (lire les policiers roumains de l'époque) l'obligent à ouvrir la porte et veulent l'embarquer car ses vêtements (tachés par le sang du poulet dans la cohue de la queue) leur font croire qu'elle a avorté clandestinement. L'apparition d'un type de la Securitate qui avait exigé d'utiliser le petit studio de Cristina sous prétexte de surveiller des « trafiquants » du quartier l'arrache aux griffes des deux sbires. Mais Cristina n'est pas totalement libre pour autant, le chic type (jeune, habillé presque à l'occidentale) veut qu'on le paie à la mesure du service rendu.

À la privation de liberté (citoyenne) s'ajoute, selon le terrible constat d'Alina Nelega, la privation de liberté individuelle, ici celle d'une femme qui aime une autre femme et qui ne peut ni l'afficher ni même vivre cet amour. En effet, Nana et Cristina s'aiment d'un amour fou, destructeur, addictif, qu'elles tentent de cacher (puisqu'il est interdit) ; dont elles tentent même de s'éloigner tout en le vivant continuellement par le souvenir. Cristina va mettre au monde un enfant qu'elle va élever seule après son divorce et à qui elle raconte des histoires dont le personnage central se nomme Crocodila (sic!) – métaphore d'un être qui ne trouve pas sa place parmi les Terriens... et qui a une fâcheuse tendance primaire à se défendre, à s'opposer à ce qu'on lui impose.

Roman féministe – pas de manière idéologisante! –, il parle de féminité dans ses divers aspects (amour, sexualité, maternité) et de l'impossibilité pour une femme d'évoluer librement dans une société régie par la dictature mais qui se trouve aussi sous l'emprise patriarcale. « Le communisme a modifié notre comportement et notre spiritualité à travers le nationalisme diffus, l'homophobie, le sexisme » – déclarait Alina Nelega dans une interview; par conséquent, une héroïne comme Cristina est doublement minoritaire dans ce contexte: en tant que femme et en tant que personne à orientation sexuelle non acceptée, elle est soumise aux idées préconçues, au jugement majoritaire, aux tortures morales. Ce n'est pas sa seule liberté de penser, de circuler, d'exister/subsister qui est entravée (en même temps que celles de la majorité de ses compatriotes) mais aussi sa liberté d'aimer et de s'exprimer sincèrement. Elle cache ses manuscrits, elle s'invente des personnages pour s'évader de la réalité concrète, immédiate. La narratrice cultive l'imprécision, le style est délibérément évasif, les vérités qu'elle nomme sont suggérées, allusives. En même temps, on assiste à des dialogues surprenants dans leur dureté et leur caractère concret. La linéarité temporelle romanesque (de 1979 à 1989, année de la chute du dictateur) est compensée par le style très moderne, déconstruit, avec des entorses au récit classique comme pour souligner que cette histoire a été écrite avec les tripes.

La traduction doit rendre compte de ces différences stylistiques sous peine d'enlever aux lecteur-ric-e-s français-e-s l'expérience de lecture qu'ont eue les lecteur-ric-e-s roumain-e-s. Uniformiser le style, le rendre lisse serait tuer l'intention auctoriale. Nous avons essayé de respecter la typographie originale jusqu'aux titres qui commencent par des minuscules (une tentative de suggérer les lieux communs, le drame collectif banalisé?), des mots agglutinés comme le « conducatorbienaimé » qui indique le syntagme inextricable lorsqu'on parle de Ceaușescu, ou de « notremèrèanoustous » – formule dédiée à l'épouse du dictateur. Le texte du roman est émaillé d'expressions en hongrois, les faits se déroulent en Transylvanie, région roumaine multiethnique, où vit, à côté des Roumains, une forte minorité magyare. Cette longue cohabitation a laissé des traces linguistiques régionales, on y utilise des termes que tous les habitants comprennent, contrairement au reste des Roumains: *fèleapefeleviz*, par exemple, qui veut dire « moitié roumain, moitié hongrois », ou *szervusztok* qui est une formule de

politesse à partir de *servus* – genre de *ciao* – salut usité lorsqu'on s'adresse à un groupe de personnes. L'autrice a bien voulu nous donner des explications lorsque la compréhension en souffrait – l'avantage de traduire une autrice contemporaine ! – et nous l'en remercions... Nous avons donc traduit toutes les expressions hongroises ainsi que les formules en romani. Ces dernières étaient traduites aussi dans le texte roumain. Mais nous n'avons pas traduit les échanges en anglais qui ne l'étaient pas non plus dans l'original, dans le même souci de fidélité à l'intention de l'autrice. Nous avons gardé certaines expressions ou sigles (comme UTC : Union de la jeunesse communiste) quitte à les accompagner de notes car ils représentent une réalité qui n'est pas parfaitement transposable. D'autres sont là pour donner la couleur locale (notamment les termes culinaires, l'incontournable *țuica* de prune ou le bretzel à la roumaine nommé *covrig*, les fameux *mici* ou *mititei* selon la région, l'équivalent des merguez de nos kermesses). Quant à la graphie – mots communs ou noms propres – certains ont été francisés pour suggérer leur prononciation, nous avons gardé la graphie roumaine pour tous les termes qui ne posaient pas de problèmes particuliers d'euphonie ; de manière générale, nous évitons, par exemple, d'écrire tels quels les noms finissant en « -escu ».

Les phrases sont souvent longues et présentent des changements d'angle dans le récit, la perspective de celle ou celui qui parle n'est pas détectée automatiquement, nous ne sommes plus dans la situation confortable de l'auteur objectif, Alina Nelega nous fait prendre des directions inattendues pour nous montrer des voies/voix moins fréquentées mais plus pittoresques, par le biais du monologue intérieur libre, à la troisième personne, comme si le personnage narrateur ou narratrice se regardait du dehors. Alina Nelega ne ménage pas ses lecteur·rice·s, ne se gêne pas pour les égarer au beau milieu d'un dialogue en les privant brusquement des tirets indiquant la prise de parole de chaque personnage, comme pour partager leur contrariété. Comme si la nature des relations réclamait sa propre langue. On se laisse entraîner, d'autant plus que le pathétique ne menace pas. On entre insensiblement en empathie, on se sent même de connivence avec Crocodila lorsqu'elle raconte des histoires pour le petit Ștefan, ou quand on participe au spectacle de *La Cerisaie* que la protagoniste commente mentalement, agacée par le décor qui abuse de la voie ferrée comme métaphore.

Alina Nelega est connue dans son pays avant tout comme femme de théâtre. Mais l'envie d'écrire ce roman l'a obligée à des sacrifices : « L'écriture de *Comme si de rien n'était* m'a pris deux ans de ma vie et m'a coûté une démission : j'ai renoncé à la direction artistique du Théâtre national de Târgu Mureș car cette fonction était épuisante et me prenait toute l'énergie nécessaire à l'écriture. La voie que l'on choisit englobe aussi les voies que l'on n'a pas encore prises et ma décision de renoncer au statut social et au pouvoir que me conférait un poste de responsabilité a été un choix fait en toute lucidité quant aux risques éventuels : l'échec, la marginalisation, les regrets », avoue l'autrice.

Publié trente ans après la chute du communisme en Roumanie, le roman d'Alina Nelega n'est pas un livre de plus sur le régime de triste mémoire ; l'autrice tenait à

témoigner grâce à la « mémoire affective » qui est « essentielle à la fiction » dans un « roman très personnel », d'une réalité transformée en matière épique: « Le souvenir n'en revient de manière cauchemardesque ou associative, presque comme un réflexe », déclarait-elle dans une interview. Enfoui, le vécu n'attend que son heure pour surgir sous forme d'écrit. C'est ce que suggère la réponse de Cristina la Crocodile, dans une situation limite, lorsqu'elle refuse de collaborer avec « l'Organe » représenté par le Procureur chef, et qu'elle le menace pratiquement de témoigner un jour...

« – Il y a longtemps que je me demande comment ça se fait que vous autres vous n'ayez pas peur. [...] – Peur, moi? s'étonne-t-il, sincère. Pourquoi aurais-je peur? – Comme ça, parce qu'un jour ou l'autre j'écrirai sur ce qui se passe maintenant ici, autour de cette tasse de café, dans ce bâtiment, dans ces pièces aux portes métalliques, au sous-sol, dans cette ville, dans ce pays – vraiment, tu n'as pas peur de ça? Tu devrais trembler, te dire qu'un beau jour j'écrirai sur toi. Et tout le monde apprendra de quoi vous êtes capables. »

L'écrit, on l'aura compris, est la seule arme dans ces conditions. D'ailleurs, il y a une mise en abîme, manifeste au cours du roman, qu'il s'agisse des discussions sur la vérité dans le théâtre, qu'il s'agisse des recherches dans la bibliothèque de vieux manuscrits – sur les traces de « la dernière sorcière » – qui est, étrangement, le titre d'une des pièces d'Alina Nelega, du nom du spectacle sur Hamlet, ou des pages sur les jeunes faiseurs-euses de littérature.

Par l'atmosphère de ce récit troublant on est proche des romans d'Augustin Buzura – grand écrivain originaire lui aussi de Transylvanie. Par certains côtés très féministes et par le multiculturalisme, on est aussi proche des écrits de Marta Petreu, cette autre grande révoltée des lettres roumaines; on peut pousser la comparaison jusqu'à Herta Müller, la prix Nobel de littérature née en Roumanie, pour certains épisodes ayant trait aux violences sexuelles et à la sexualité.

Quant au titre, la formule consacrée devrait déjà nous mettre la puce à l'oreille: car *comme si de rien n'était*, nous sommes happé-e-s par cette narration dès les premières pages. Comme si de rien n'était, il s'y passe en fait énormément de choses. Dans une société apparemment lisse où le pouvoir veut que les citoyens soient heureux, on fait semblant de vivre comme si de rien n'était, on fait semblant de soutenir le système; d'accepter sans broncher, comme si de rien n'était, les malversations, les combines des collègues et des proches; on se rend chez un-e ami-e, comme si de rien n'était, alors qu'il-elle est arrêté-e ou se trouve en domicile surveillé, on se met au lit sous les couvertures pour qu'il-elle puisse chuchoter, non pas des déclarations amoureuses mais les motifs et les circonstances de son arrestation; comme si de rien n'était, on élève un enfant et on laisse croire à la famille et aux ami-e-s que son père est votre mari et pas le type du Parti qui vous a imposé sa loi de mâle; on revoit l'amour de sa vie, on se comporte envers elle comme devant une quelconque ancienne camarade de lycée, alors qu'on l'aime à en mourir, on fait comme si de rien n'était...

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Roman politique et social, le livre d'Alina Nelega dévoile la lutte des petites gens pour survivre, dans une économie exsangue, où les produits de consommation sont rares, où tout ce qui porte le sceau de l'étranger (comme cette carte des USA que la protagoniste punaise sur le mur de sa chambre, objet de délit de « cosmopolitisme » !) est convoité, comme tout ce qui provient de « colis » envoyés par quelque parent ou ami·e généreux·se habitant de l'autre côté du rideau de fer, le rêve caché des jeunes à émigrer – ce qui nous fait mieux comprendre la fuite de Nana, l'amie de Cristina, à la première sortie du pays.

Roman d'amour et cri de femme qui se débat dans les rets d'une société patriarcale, d'intellectuelle qui se bat pour la liberté, résolument indomptée, *Comme si de rien n'était* fera date dans l'histoire des lettres roumaines et peut-être même dans l'histoire des lettres européennes.

Florica Courriol
janvier 2021

I.

(1979-1983)

1.

ode à une urne grecque

Fin d'année scolaire, la terminale, le bac est tout proche, on va au lycée les après-midi, les cours sont affreusement barbant, surtout le dernier, l'éducation civique – qui a lieu aujourd'hui en présence d'un invité officiel, un *camarade* inspecteur venu tout exprès nous parler orientation professionnelle. Le matin, l'école est réservée exclusivement aux élèves les plus jeunes, ceux de terminale, eux, ils sont assez grands pour rentrer le soir à la maison. Et ça ne leur déplaît pas vraiment de se retrouver seuls dans tout le lycée; avec deux autres terminales, les classes « parallèles », avec la vieille bâtisse en pierre rien que pour eux. Il y a davantage de mystère l'après-midi, et puis il fait moins froid, on n'est plus obligé de garder ses gants pour prendre des notes, à présent il fait même doux, dehors une pluie se prépare, son odeur pénètre par les fenêtres entrouvertes et on a comme une sensation de clandestinité, il y a moins de brouhaha dans les couloirs, moins de profs dans l'école, on peut fumer tranquillement dans les toilettes, et si tout le monde est impatient d'arriver en terminale c'est pour pouvoir faire la grasse mat'.

Dur de suivre le discours d'orientation professionnelle du camarade inspecteur venu du Centre, qu'est-ce qu'il vient foutre là, ils étaient déjà bien orientés, ses mots sont abstraits, difficile de les mettre en images, débités comme ils le sont, sur un rythme monotone, il dit la même chose, toujours et encore la même rengaine. Qu'est-ce qu'il veut dire, en fait? Il récite à haute voix bien distincte, en y mettant l'intonation de rigueur, il parle d'idéal et de discipline, des jeunes UTC-istes¹ d'aujourd'hui – les vrais communistes de demain, ils peuvent être sûrs, n'est-ce pas, que s'ils respectent le cadre tracé ils auront un avenir lumineux, une vie merveilleuse, il leur faudra juste suivre infailliblement la ligne tracée par le camarade bien-aimé – et par le Parti. Ces mots reviennent sans cesse, à la manière d'un mantra. Sans faute et dans cet ordre-là.

Le printemps est avancé, printemps-été, c'est un mois d'avril nuageux, l'inspecteur ronronne toujours, ses mots bourdonnants l'endorment, elle a travaillé tard dans la

¹ NdT : Mot formé à partir de l'abréviation UTC, Uniunea Tineretului Comunist (les Jeunesses communistes).

nuit pour le concours d'entrée à la fac, sa tête est pleine de verbes irréguliers. Elle décide de s'abstraire au moins durant le discours de l'inspecteur et se met à répéter mentalement quelques formules de maths, pour le cours suivant, sinus au carré égale cosinus au carré moins un – ou plus un? Le lendemain ils auront une épreuve écrite en chimie, l'oxygène présente deux valences, l'hydrogène une valence, quelques gouttes de pluie rebondissent sur le rebord poussiéreux de la fenêtre, le tonnerre gronde au loin, au-dessus de leurs têtes, au-dessus de la ville, au-dessus de ce pays où la pluie n'a rien à faire des valences.

Leur professeure de chimie, madame Wilhelm, a été remplacée, elle est partie, personne ne veut dire où est allée madame Wilhelm avec sa blouse blanche toujours impeccable, bien repassée, avec ses collerettes de petite fille sage et sa précision teutonne, des bruits couraient comme quoi elle était partie en Israël avec toute sa famille. La nouvelle prof est un peu intimidée, la terminale B est une horde de sauvages, la chimie n'est pas une matière du bac et les élèves s'en fichent royalement, malgré ça avec madame Wilhelm – que personne n'a jamais osé appeler *camarade* Wilhelm, car c'était une dame, oh oui, une vraie dame, jusque dans sa manière de marcher, de vous regarder par-dessus ses lunettes fines sans monture, de rire doucement en découvrant discrètement ses petites dents de souris atomique lorsqu'on avait rendu une bonne copie ou fait une bonne réponse – on ne badinait pas, ou on travaillait ou on repassait à l'automne – pas terrible, Nemes, pas terrible, 7 sur 10, je sais que tu veux faire des études de lettres mais cette matière s'appelle la chimie, il faut être concrète, connaître les choses, il ne s'agit pas de les imaginer, de les inventer, ce n'est pas de la chimie-poésie, ni de la chimie de science-fiction, c'est de la chimie point barre. Et tu es encore au lycée, Nemes. Elle y était encore, en effet. C'était une excuse, les lettres, ou plutôt non, ce n'en était pas une, ses camarades allaient passer le concours de Polytechnique, sauf deux ou trois qui se préparaient pour la médecine, elle seule pour les lettres, mais ce n'était pas vraiment une excuse; si on a choisi la filière mathématiques-physique on passe les épreuves du bac dans ces matières, on sait qu'en lettres t'es superbonne, cela ne t'empêche pas de faire des travaux pratiques. Elle ne s'en fait pas trop, là c'est fastoche puisque son père fera le travail à sa place, même s'il n'est pas ingénieur, il demandera l'aide d'un ami, et elle n'aura qu'à apprendre tout par cœur, tant pis, ensuite elle en sera débarrassée, libre de penser uniquement à ce qui lui plaît, évidemment elle n'avait pas la moindre idée de ce que c'était que de travailler sur une machine-outil, en revanche, elle aurait su décrire en détail une urne grecque. Pourtant elle n'en avait jamais vu en réalité, que dans des albums, mais elle parvenait à s'imaginer facilement les couleurs pâles, naturelles, le gris clair, le vieux rose, l'ocre, les lignes noires et fines, le dessin licencieux, stylisé, une urne à prendre entre les mains et à caresser, pour en sentir la brûlure, *forever, a joy forever*, elle arrondissait mentalement chaque mot, un bref instant d'émotion, ça ne dure pas longtemps, on dirait une bulle de savon irisée. *Forever*, il est ici *forever*, il n'est pas là-bas *forever*, on dirait les sons d'une cloche *fore-ver, nevermore, forever, nevermore*, venez, accourez! « Venez, le rossignol chante et

le lilas fleuri enchante! » D'où lui est venu ce vers idiot? Trop de consonnes, peu de couleurs, c'est ce que chante le poète, Macedonski, mais elle ne voit pas de rossignol ni de lilas fleuri, à quoi peut bien ressembler un rossignol, et le lilas, au fond, il est blanc ou violet, ou rose ou quoi?

Sa voisine, en cours, s'appelle Nana et elle l'aime bien – pas seulement parce qu'elle lui prête en cachette des bouquins de la riche bibliothèque de livres rares de ses parents. Elle aime Nana pour ses doigts longs et maladroits, plus gros à la base que vers le bout, elle aime ses genoux carrés et ses longues jambes, ses cheveux blond cendré, ses pommettes saillantes sous les lunettes à lentilles épaisses qui rendent ses yeux plus grands qu'ils ne le sont. Ses lèvres continuellement bleues à cause de l'encre Pelikan au goût doux-amer, comme du sirop pour la toux. Elles sont pratiquement de la même taille, quand on les voit ensemble pour la première fois on les prend, inexplicablement, pour des sœurs alors qu'elles ne se ressemblent pas physiquement, elle, Cristina, a les cheveux courts, coupés négligemment, une démarche de garçon, elle n'est pas blonde et n'a pas la peau blanche ni le nez retroussé et ne sent pas le livre fraîchement sorti des presses, contrairement à Nana – probablement à cause de l'encre de son père qui est architecte et possède tout un tas d'instruments à dessiner très rares, des plumes bizarres, des Rotring, des crayons mécaniques à mine fine et des crayons-charbon, doux comme une craie noire. Parfois, le matin, Nana sent aussi le pain grillé et l'omelette. Elle vit sur la colline de la ville, dans une de ces grandes maisons à garage et jardin, ils ont une femme de ménage qui fait aussi la cuisine; Nana a une chambre rien qu'à elle, très haute avec un poêle en faïence énorme, avec des figures et des niches bizarres, pas de calorifère mastoc en fonte comme dans leur immeuble banal, et elle a aussi une grande salle de bains, avec bidet et une vitre énorme qui donne sur le jardin. Le père a réalisé les plans de systématisation de la ville et le Parti lui a offert en échange cette maison sur la colline résidentielle, où habitent médecins, directeurs d'usine et autres personnages à très hautes fonctions. Cristina, elle, habite avec ses parents un deux-pièces dans la zone de Katanga, comme on a surnommé le quartier ouvrier « l'Étendard rouge », à côté de la fabrique de conserves. Elle passe le plus clair de son temps libre à la bibliothèque départementale où Nana vient la chercher après ses cours de théâtre à l'École populaire d'art – j'ai été à la salle de lecture, dit-elle en prenant un visage d'ange mais sa grand-mère aux cheveux blancs ramassés en un chignon menaçant n'y croit pas trop, on la lui fait pas à elle, ancienne directrice d'école avant 1945. T'es toujours fourrée quelque part avec cette Cristina, tu n'as pas d'autres amies? Je n'sais pas ce que vous avez tant à travailler ensemble, de mon temps on apprenait tout seul, ajoute la vieille dame en tapant de sa canne sur le parquet en chêne verni. À quoi ça sert de fréquenter des gens des quartiers? De mon temps, elle n'aurait eu le droit d'entrer chez nous que par la porte de service, par-derrière. Nana proteste en disant que cette fille est bien plus intelligente qu'elle et sait bien parler, tu l'as entendue parler un peu? Elle est bien élevée, elle est la meilleure de la classe en anglais. Elle se fiche pas mal des regards méprisants de la vieille qui sait très bien qu'elle l'entend, cachée derrière

la double porte capitonnée. Elle se l'imagine trébuchant, sa lourde canne lui heurte la tête plusieurs fois pour se figer ensuite dans son crâne, c'en est fini d'elle, la vieille Baba Yaga² n'existe plus, elle peut dire n'importe quoi, elle ne l'entend plus.

Nana lui tend le cahier de maths, ouvert à la dernière page. Elle en a marre de le cacher sous le pupitre pour y apprendre en cachette les textes de ses cours à l'École populaire d'art, c'est sûr, elle ne peut pas le faire à la maison, sa grand-mère voit tout, elle a des yeux même derrière la tête, elle vérifie le cartable de Nana chaque jour et pourrait très bien tomber sur ces textes, alors ce serait la catastrophe si le camarade architecte apprenait qu'elle faisait du théâtre au lieu de préparer son bac, qu'elle dansait et jouait presque dénudée sur scène, quelle horreur! et qu'en plus elle abîmait ses doigts destinés au piano en grattant les cordes d'une guitare et en récitant au cénacle littéraire Excelsior où Cristina lisait ses petits contes, des essais maladroits sur des envols arrêtés, brisés, sur des arbres qui poussent dans l'asphalte, des contes que leur jeune prof de lettres qui avait aussi des obligations extrascolaires analysait très sérieusement, après quoi il leur donnait plein de conseils littéraires. D'autres élèves venaient y lire leurs créations, genre poésies sur des paysans déracinés retrouvant leur enthousiasme dans les usines; de temps en temps il y avait quelque activiste du Parti qui venait contrôler la manière dont on chantait la gloire des ouvriers, si les « cénaclistes » se préparaient correctement pour l'avenir, c'est bien, bravo, continuez, mais n'oubliez pas les cours non plus, bien sûr, on s'y applique, on apprend, sauf que ses cahiers, à partir du milieu n'étaient que gribouillages littéraires, sa pensée volait involontairement vers d'autres paysages, son rêve préféré c'était de vivre dans un autre temps, dans un autre pays, dans la peau d'un poète hédoniste qui n'avait rien d'autre à faire que d'admirer l'univers, le monde et de méditer sur la vie et la mort.

– Cinq moins trois, dit Nana en léchant la plume de son stylo. Allez, marque-le! Dépêche!

Sur la page blanche un x dessiné dans une des cases de manière aléatoire. Par réflexe, elle ajoute un zéro. Leurs camarades de derrière se penchent pour mieux voir ce qu'elles fabriquent.

– Faites gaffe, on vous regarde, combien on parie qu'on va vous mettre à la porte? siffle Tibi entre ses dents.

Il a des yeux en amande et de longs cils mais une grosse voix, de baryton. Il ajoute:

– Je jouerai avec la gagnante. Je parie ma revue, dit-il encore discrètement entre les dents et en souriant sournoisement.

Elles ne lui répondent pas, font semblant de ne pas comprendre à quoi il fait allusion.

En fait, la revue en question est bien cachée dans son pupitre au milieu de l'*Atlas de géographie* posé sur le volume des *Poems* de John Keats pris à la biblio et du cahier jaune à spirale, à couverture cartonnée, sur lequel elle a bien marqué en gros « Analyses mathématiques-devoirs », sauf qu'à l'intérieur se cache son trésor le plus cher, un début

² NdT : Vieille sorcière, figure mythique récurrente dans les contes russes et dans la culture slave en général.

de roman secret, qu'elle n'a montré à personne, même pas à Nana, elle y écrit des trucs sur elles deux, elle a encore des tas de problèmes pour le choix des mots, l'écriture, elle ne sait pas trop comment raconter, elle refait des phrases entières, les pages sont pleines de ratures, chaque fois elle revit la scène qui s'est passée dans les toilettes du lycée. En écrivant, elle se dit qu'elle réussira à mieux comprendre – en interchangeant le personnage de Nana avec celui d'un garçon, peut-être, avec Dani ou Mits, par exemple, ce serait plus facile – ah non, ce ne serait pas plus facile. Elle devrait s'instruire davantage sur les corps et les émotions, comprendre pourquoi son ventre est serré, nœud de désirs et d'inquiétudes, elle les reconnaît bien, ils sont clairs ces mots, mais elle a peur de les exprimer. Ah, si elle pouvait courir, voler, se jeter sur le sable chaud d'une mer, écouter, éperdue, le bruit des vagues. Elle s'imagine les vagues et au-dessus, la montagne.

C'est son tour de jouer, le jeu se complique mais elle réussit à bloquer Nana, elle s'en sort plutôt bien, elle continue de marquer des points et finit par entourer d'un coup de stylo le groupe de x et de 0 , et inscrit en haut un K de Katanga, c'est moins nase que C de Cristina.

– Allez, encore un tour, on a le temps avant que ça sonne pour la récré!

Entre-temps, le camarade inspecteur s'est approché de leur pupitre, elle aperçoit tout à coup ses chaussures qui tournent à cent quatre-vingts degrés, font encore une pirouette et finissent par s'immobiliser. Elle ne savait même pas que de pareilles chaussures pouvaient exister, toutes neuves, à mettre dans une vitrine, d'une couleur indéfinissable, crème, comme le vrai beurre de son enfance, avec un modèle discret sur l'empeigne, des semelles élastiques, des talons silencieux. Des chaussures agréables à porter, pas comme les siennes, toutes torturées par la marche à pied, aux talons usés, ni comme celles de son papa, renforcées par des fers qui font un boucan terrible, on l'entend dès son entrée dans l'immeuble, dans l'ascenseur ou dans les escaliers, c'est selon. Sa maman, elle, a des chaussures à talons hauts qu'elle porte chaque semaine chez le cordonnier pour les faire réparer car elles lui donnent des cors aux pieds, le soir elle a pris l'habitude de les emmailloter d'un linge trempé dans une solution de salicylate, la même que mémé utilisait pour mieux conserver ses cornichons, à l'automne. Les garçons de sa classe avaient tous des baskets en été et des brodequins en hiver. Nana avait toujours de jolis escarpins et des bottes montant jusqu'au-dessous des genoux, provenant de « colis »³ – elle les lui prêtait au début, en cachette de sa grand-mère, bien sûr. Elles avaient presque la même pointure, mais Nana a fini par ne plus le faire sous prétexte qu'elle marchait sur le côté et risquait de les lui déformer.

– Je vous regarde depuis cinq minutes, lancent les chaussures, dis donc, toi, la révolutionnaire, debout! Les chaussures se mettent sur leurs talons avant de faire un pas à reculons, en direction du bureau du prof. Dressées, les chaussures commencent à aboyer et les décibels font trembler les hautes fenêtres de la classe. Comment t'appelles-tu?

³ NdT: Allusion à de mirifiques colis que les gens avaient la chance de recevoir d'un parent ou ami vivant à l'étranger contenant des denrées introuvables en Roumanie sous le régime communiste.

Elle se lève nonchalamment, et ne dit pas son nom. La moitié de la classe s'esclaffe, l'autre moitié attend la suite avec une méchante curiosité. Elle grimace involontairement, elle a accroché son collant au bois du banc, il faudra le faire porter chez la remailleuse, ce soir elle en piquera une paire à sa mère, le port du pantalon est interdit aux élèves, seules les profs y ont droit à condition de porter une blouse par-dessus.

– T'es une révolutionnaire, c'est ça, hein ? Vous faisiez quoi vous, là, toutes les deux ?

Le professeur, qui est aussi leur prof principal, s'approche des chaussures et leur chuchote quelque chose.

– Ah, si je comprends bien, t'es une bonne élève. Alors c'est quoi cette attitude ?

La classe frissonne, dans l'attente de ce qui va suivre, mais Cristina ne dit toujours rien, les yeux baissés, elle n'est quand même pas folle : se mettre à parler à des chaussures.

– Assieds-toi, on parlera après le cours, dans le bureau du camarade directeur, dit le prof principal pour la tirer d'affaire, et elle s'assoit.

Pour la énième fois elle se demande pourquoi ça retombe chaque fois sur elle, sur mille élèves en uniforme c'est toujours elle que l'on choisit d'éduquer, de redresser. À cause de son regard peut-être, il y a un truc qui cloche du côté de son regard, trop concret – elle avait cette mauvaise habitude de regarder pour voir – à moins que ce soit, allez savoir, cet air dont elle ne peut se défaire, de gamin de quartier qui sort prendre l'air et se met à taper la balle contre un mur, les genoux écorchés par les chutes à vélo, ce vélo dont la chaîne saute tout le temps. Encore heureux que le prof principal ait sorti le truc du directeur, c'est un leurre, il n'a jamais emmené un élève chez le directeur, de toute façon il était au courant, comme tout le monde, que le directeur n'était pas dans l'école l'après-midi, et les secrétaires ne restent pas une minute de plus après quinze heures. Nana la pousse du doigt à s'asseoir, à en finir une bonne fois pour toutes avec leur jeu, elle n'aime pas la chatouille, elle se défend et frappe involontairement le pupitre du genou, elle attrape de justesse, au vol, son cahier et le volume de poèmes, l'atlas par contre s'envole jusqu'au centre de la classe et la trahit en laissant glisser la revue de Bizonnou.

On n'entend plus un bruit avant qu'une fille dise *ai-ai-ai*, le prof devient rouge cramoisi, puis violacé, il va faire un infarctus si ça se trouve, il s'est penché pour ramasser la revue il reste comme ça, la tête en bas et ne sait plus s'il doit bouger ou se redresser, mais les chaussures, hélas, ont déjà eu le temps d'apercevoir l'objet, elles émettent des aboiements de contentement, ouais, c'est donc cela, allez, ouste chez le camarade directeur, et tout de suite, que le camarade directeur voie un peu à quoi s'occupent ses élèves. Elle chuchote doucement, mollement, le directeur n'est de toute façon pas là, les chaussures montent sur leurs ergots, elle se tait, rien, j'ai rien dit, ses oreilles sont brûlantes, elle serre son cartable sans force, mais les chaussures n'ont pas fini de pérorer, elles ajoutent :

– Toi là, avec les lunettes ! Toi aussi ! Venez toutes les deux !

La classe s'esclaffe, déchaînée, libérée, Nana se retourne et leur tire une langue bleue.

BIBLIOGRAPHIE
EN LANGUE FRANÇAISE

L'Espace d'un instant

Amalia respire profondément, 2012
trad. Mirella Patureau

ALINA NELEGA

COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT

Traduit du roumain par **Florica Courriol**

« En écrivant, elle se dit qu'elle réussira à mieux comprendre – en échangeant le personnage de Nana avec celui d'un garçon, peut-être, avec Dani ou Mits, par exemple, ce serait plus facile – ah non, ce ne serait pas plus facile. Elle devrait s'instruire davantage sur les corps et les émotions, comprendre pourquoi son ventre est serré, nœud de désirs et d'inquiétudes, elle les reconnaît bien, ils sont clairs ces mots, mais elle a peur de les exprimer. Ah, si elle pouvait courir, voler, se jeter sur le sable chaud d'une mer, écouter, éperdue, le bruit des vagues. Elle s'imagine les vagues et au-dessus, la montagne. »

A. N.

Cristina traverse son adolescence dans les années 1980, durant la dernière décennie de la dictature roumaine. Élève dans un lycée de province, elle s'éprend d'une camarade de classe issue d'un milieu plus élevé et se découvre une passion pour l'écriture. Mais les diktats imposés par le régime lui barrent le chemin. Jeune adulte, elle s'efforce de naviguer entre les contraintes politiques, familiales et sociales qui pèsent sur les femmes. Elle essaie d'écrire, jonglant entre précarité, censure et autocensure. Avec un humour corrosif, les plus subtils rouages de l'oppression sont mis à nu.

« Alina Nelega a chamboulé avec *Comme si de rien n'était* les habitudes littéraires roumaines par un sujet peu abordé jusque-là : l'homosexualité féminine. Placé dans un cadre historique précis, mais qui s'éloigne du souvenir des Roumains – la dernière décennie du « règne » Ceausescu –, le livre se présente comme un arrêt sur image de toute la société roumaine. Il y est question de la fameuse Securitate, du contrôle de la sexualité par le Parti, de pénurie, de corruption, de relations interethniques en Transylvanie – où se déroule principalement la narration –, d'abus politiques, de révolte étouffée. Il y est question d'amour et de féminité mais surtout de liberté. »

F. C.

Couverture :

© Aurora Király

Origami girl towering over urban landscape

2014